

Ob 1223
40





PELERINAGE DE LA MECQUE

PAR

Journal d'un pèlerin égyptien



06 12



06 1223 h°

14. VII. 04

LE

PÈLERINAGE DE LA MECQUE

EN 1902

Journal d'un pèlerin égyptien

PAR

le Père Henri LAMMENS, S. J.

Extrait des « Missions Belges de la Compagnie de Jésus »

BRUXELLES
Imprimerie Scientifique Ch. BULENS
Rue Terre-Neuve, 75

—
1904





LE

PÈLERINAGE DE LA MECQUE

EN 1902

Journal d'un pèlerin égyptien

PAR

le Père Henri LAMMENS, S. J.

Extrait des « Missions Belges de la Compagnie de Jésus »

BRUXELLES
Imprimerie Scientifique Ch. BULENS
Rue Terre-Neuve, 75

1904





LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE EN 1902

Journal d'un pèlerin égyptien

Dans les derniers numéros du mois d'avril 1902, le grand journal arabe *Al-Ahrâm*, du Caire, a publié une série de lettres d'un anonyme égyptien, membre du pèlerinage de La Mecque en 1902. Ces lettres s'échelonnent du 7 mars au 7 avril 1902. Écrites avec sincérité et abandon, elles relatent principalement les menus événements de ce qu'on pourrait appeler le côté extérieur du pèlerinage. Il a présenté cette année un intérêt tout particulier : attaques meurtrières des Bédouins, grave épidémie de choléra (1); tout a contribué à transformer cet acte de religion, déjà si pénible, en un véritable « pèlerinage de pénitence ».

Émanant d'un islamite convaincu et, semble-t-il, homme d'une certaine culture (2), ces lettres méritent, à ce titre, une attention spéciale. Sur plus d'un point, elles complètent les études, d'ailleurs consciencieuses, de Burton et du docteur Snouck-Hurgronje (3), pour ne rappeler que les plus récents travaux sur la matière.

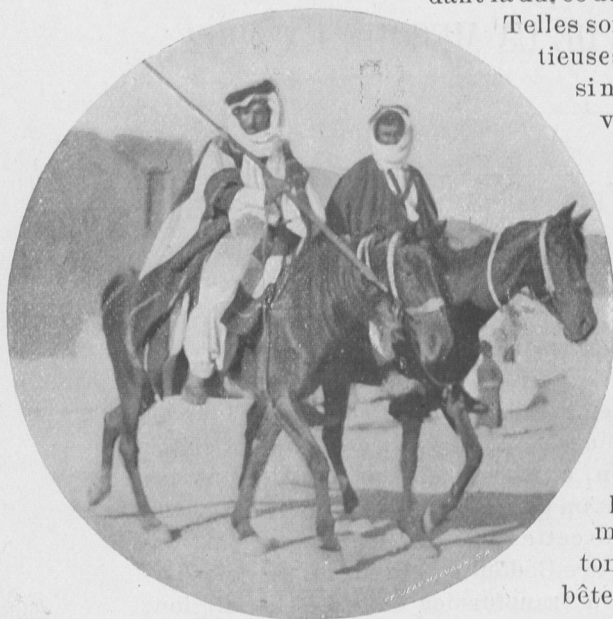
Nous les avons simplement traduites, sans y rien modifier; nous contentant de les accompagner de quelques notes, pour en faciliter l'intelligence aux lecteurs, peu familiarisés avec les

(1) Dont le contre-coup s'est fait sentir en Égypte et en Syrie. Dans le premier pays, il a fait environ 30,000 victimes.

(2) Comme on commence à en trouver en Égypte.

(3) La dernière est surtout remarquable. Assez nombreux sont les Européens qui ont visité les villes saintes du Hidjâz et nous ont laissé des relations : le Polonais Barthema (1503); le Marseillais Le Blanc (1570); l'Allemand Wilden (1611); l'Anglais Pitts (1686); l'Espagnol Badia y Leblich (1807); l'Allemand Seetzen (1809); l'Italien Finati à la suite de l'armée de Toussoun-pacha, en 1811; au Suisse Burekhardt (1814), nous devons une description d'une valeur inappréciable. Viennent ensuite l'Anglais Burton, l'Allemand Maltzan, le Français Léon Roches, le Hollandais Snouck-Hurgronje; enfin, le Français Gervais Courtellemont, auteur de *Mon Voyage à La Mecque* (Hachette, 1896).

divers actes de la vie des pèlerins musulmans. Comme dans ces documents, il est fréquemment question des « motawwif »; nous allons commencer par décrire le rôle de ces personnages pendant la durée du pèlerinage de La Mecque.



BÉDOUINS ARMÉS DE LANCES

Telles sont les prescriptions minutieuses du « hagg » musulman, si nombreux les souvenirs des villes saintes du Hidjâz et les cérémonies à y accomplir, que même une longue préparation est insuffisante à transformer en « haggi » ou pèlerin, un islamite arrivant des pays étrangers. Dès son débarquement à Gidda, il ne peut se passer de l'intermédiaire d'un guide pour lui trouver un logement, lui faire visiter le tombeau d'Ève (1), louer les bêtes de somme en vue du voyage à La Mecque. L'étranger ignore-t-il la langue arabe, le guide doit en même temps lui servir

de drogman. A La Mecque même, il ne peut, pour ainsi dire, faire un pas, louer une maison, recourir aux autorités, sans le secours d'un cicerone indigène.

Cette situation a donné naissance à la corporation des « motawwif », littéralement ceux qui facilitent le « tawâf » ou la tournée rituelle autour de la Ka'ba (2). Actuellement, ce terme désigne les guides des pèlerins, attachés à leurs personnes pendant toute la durée du pèlerinage. Ils leur indiquent les prières à réciter, les prostrations à faire aux différentes stations, servent d'intermédiaires pour les dons, les pourboires aux gardiens des mosquées et autres lieux saints (3). Ils se chargent de louer les

(1) Près de Gidda.

(2) Petit sanctuaire, occupant le centre de la grande mosquée à La Mecque. Dans le panorama de cette ville, c'est le bâtiment de forme cubique et recouvert de riches tentures, placé au centre de la photographie et de l'enceinte de la grande mosquée.

(3) Il est déjà question de ces « motawwif » dans le curieux récit de l'Allemand Jean Wilde (premières années du xvii^e siècle). Voici ce qu'il en dit : « Und haben eenen Inwohner zu Mecha bey ihnen, der betet ihnen vor, so sprechen sie ihm nach. » Et ailleurs : « Da kamen die Araber zu meinem

chameaux, les tentes, pour les excursions à 'Arafât, Médine, d'acheter les victimes destinées au grand sacrifice de Minâ.

Cette simple énumération permet de deviner l'importance de l'emploi et les opérations lucratives auxquelles il donne occasion. Chaque « motawwif » a une classe spéciale de pèlerins, originaires d'un même pays, dont il possède plus ou moins bien la langue et connaît les habitudes. On compte environ cent quatre-vingts « motawwif » s'occupant, à La Mecque, de conduire les « Djâwa », c'est-à-dire les Javanais, terme générique englobant tous les pèlerins des colonies hollandaises. Ce chiffre permet de se faire une idée de l'ensemble de la corporation (1).

Nous ne pouvons également nous dispenser de consacrer quelques lignes au chérif (2) actuel de La Mecque, dont le nom reviendra fréquemment dans la suite.

Elevé à cette dignité en 1882, Son Altesse (3) 'Aun ar-Rafiq-pacha doit avoir environ 65 ans. Dès son entrée en fonction, il s'est trouvé en face du dualisme politique ou administratif qui régit la province *bénie* (4) du Hidjâz. L'autorité se trouve en réalité entre les mains du wâli, ou gouverneur général, nommé par la Porte. De ce dernier relèvent les divers services administratifs, l'armée, les tribunaux, les finances. Autrement dit, le wâli *gouverne*, avec toutes les réalités pratiques que ce terme comprend, en Turquie surtout. En revanche, on permet au chérif de *régner*; à lui, comme au descendant du Prophète, sont réservés les honneurs, le côté extérieur du pouvoir. Ces dehors, cette ombre de puissance, ont leur meilleure garantie dans le fait que les Arabes affectent de considérer le chérif comme le véritable souverain du pays et tiennent à garder l'illusion qu'ils dépendent effectivement de son autorité. A ce titre, il conserve sa garde particulière et une sorte de gendarmerie, auxquelles le sultan est censé garantir l'armement et la paye.

Les inconvénients de ce système sautent aux yeux. Entre les représentants des deux pouvoirs, le dualisme dégénère forcément en antagonisme. Car le chérif ne peut consentir, au moins



Hern, fragten ihn, ob er ihrem Mahomet wolte auruffen, mein Heer sagt ja, da sprach einer zu ihm, mein Herr ihr müst mir ein Trinckgeld verehren, darnach gehet mit mir, und sprecht mir die heilige Wort nach. » Publié à la suite de Benjamin de Tudela, version latine, éditée à Leipzig, 1764, pp. 136, 151.

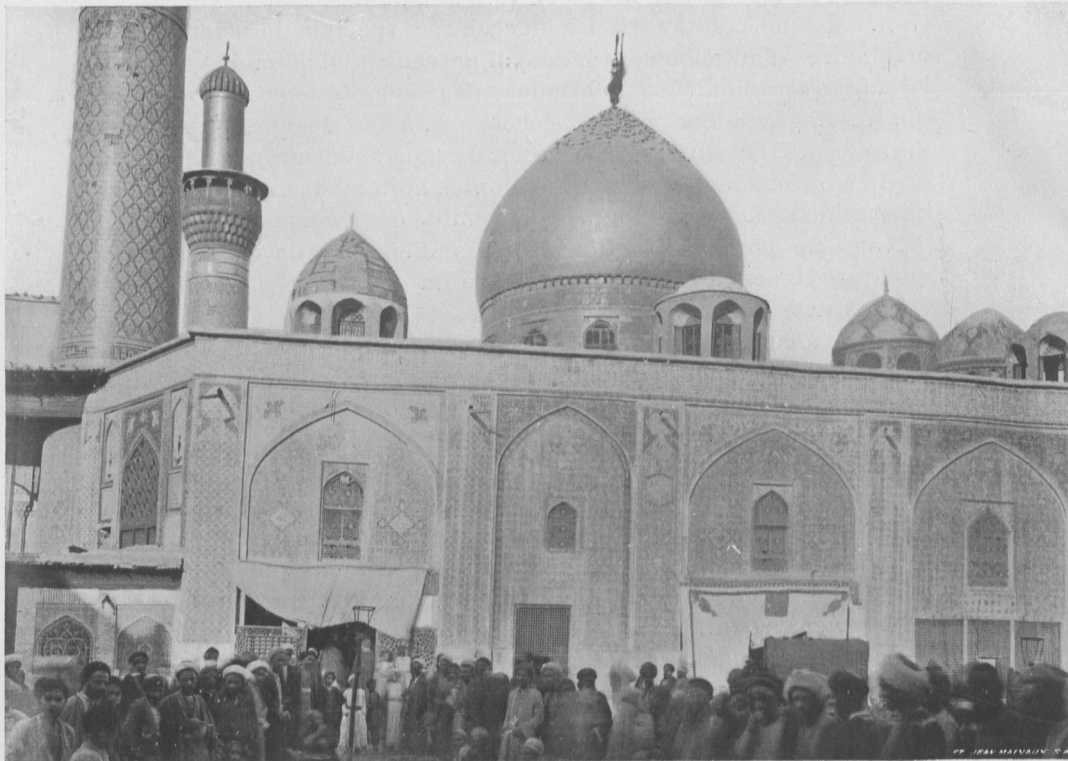
(1) Pour plus de détails, voir docteur Snouck-Hurgronje, *Mekka* II, 28-33.

(2) Littéral. *noble*, épithète réservée aux descendants du Prophète.

(3) Le gouvernement ottoman lui accorde ce titre, réservé dans l'Empire aux grands-vizirs et aux cheiks ul-islam.

(4) C'est l'épithète consacrée; on parle des régions, des districts *bénis* du Hidjâz.

en principe, à accepter les conséquences d'une situation aussi fausse. Assurément, il se reconnaît sujet du sultan de Stamboul; mais celui-ci est censé n'entretenir dans les « provinces



MOSQUÉE DE 'ABBAS A KARBALA (LA MECQUE DES PERSANS)

bénies » des garnisons et des employés que pour prêter à l'occasion main-forte au chérif dans l'exercice de son autorité. Les fonctionnaires ottomans se placent — on le comprend — à un point de vue tout différent; de là des conflits perpétuels, parfois l'anarchie administrative. Si le wâli dispose de l'armée régulière, l'Altesse chérifienne, outre sa garde et sa gendarmerie, peut compter sur le dévouement des populations indigènes et des nomades, toujours insoumis, parmi lesquels son influence est d'ordinaire prédominante. Du moins est-il assuré de les avoir toujours de son côté dans ses démêlés avec les autorités turques. En dehors de ces circonstances, cela n'empêche pas les chefs indigènes et jusqu'aux membres de la famille chérifienne d'intriguer contre 'Aun ar-Rafiq : attitude trop conforme au génie anarchique de la race arabe, pour qu'elle n'assure pas d'ici à longtemps leur asservissement aux Ottomans.

Pour ajouter encore de l'eau à la boue, ainsi que s'expriment

les Arabes, ou comme nous dirions plus simplement : pour compliquer de plus en plus cette situation, déjà si embrouillée, si certains chérifs se résignent parfois à laisser aux wâlis l'administration des villes à garnison, ils se sont toujours réservé l'exercice de leur autorité sur les tribus de l'intérieur. Ils ont surtout considéré comme le plus saint de leurs devoirs de veiller à la sécurité des pèlerins, que de son côté le sultan, en sa qualité de commandeur des croyants, prétend assurer.

Cette rivalité tourne, en définitive, au détriment du pèlerinage. Comme l'observe fort bien le docteur Snouck, « si le wâli a intérêt à montrer au monde l'inefficacité des mesures prises par le chérif; si, d'autre part, le chérif tient à prouver l'impuissance du wâli sans son intervention personnelle, ce que ces deux personnages peuvent pour lors faire de moins mal, c'est de demeurer inactifs; pourvu qu'une aveugle jalousie ne les pousse pas à rendre inutiles par des intrigues secrètes les dispositions prises par un rival, sauf à le rendre ensuite responsable auprès de la Porte ». (*Mekka*, I, 183.)

L'histoire du Hidjâz abonde en exemples de cette nature; le dernier pèlerinage en a probablement fourni un tout récent. Nous disons probablement, la responsabilité personnelle du chérif et du wâli, dans les tristes événements du pèlerinage de 1902, ne pouvant être établie d'une façon plus claire. Il nous suffit d'avoir esquissé la situation politique de l'Arabie ottomane, laissant au lecteur le soin de dégager la conclusion des documents qui vont passer sous ses yeux. Nous en avons suffisamment indiqué la provenance et le caractère.

Voilà pourquoi nous allons céder la parole au pèlerin égyptien de 1902: Quelques mots seulement pour expliquer le panorama de La Mecque, accompagnant ce travail. Au premier



ESCORTE DE GENDARMES TURCS

plan apparaît la Ka'ba, placée au centre de la mosquée, laquelle est orientée vers le nord-ouest. Au delà de la vaste enceinte ou galerie, fermant le Haram (1), apparaissent les maisons de La Mecque aux multiples étages, où les « motawwif » entassent les pèlerins. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que la photographie reproduite ici ne comprend qu'une partie du quartier occidental de La Mecque.

(1) Littéralement sanctuaire, expression désignant toute la superficie couverte par les bâtiments de la grande mosquée.

I

La Mecque l'honorée (1), 27 Zou'1 Qa'da (7 mars 1902).

Au moment de la sortie des pèlerins de Gidda pour La Mecque, le prix d'un chameau s'est élevé à 190 piastres fortes (2). Avant le départ de la principale caravane, les Bédouins sont



PANORAMA DE LA MECQUE : AU PREMIER PLAN, ENCEINTE DE LA

tombés sur un groupe de dix-huit pèlerins, montant des ânes, et les ont enlevés avec les ânes et les âniers. Au mois de Chaw-wâl (3), une caravane partie de Gidda pour La Mecque a été

(1) Épithète traditionnelle de La Mecque. Médine s'appelle l'*illuminée* ou la brillante.

(2) La piastre forte ou piastre tarif d'Égypte vaut environ 25 centimes.

(3) Ce mois s'est terminé en 1903, le 8 février.

attaquée par des brigands, à six heures de La Mecque. Une lutte s'est engagée entre les deux partis. Les soldats du poste voisin en entendant le bruit de la fusillade, ont donné l'alarme aux artilleurs (1) et tous sont accourus sur le théâtre des événements. Des coups de fusil ont été échangés; beaucoup de morts des deux côtés. Mis en fuite, les Arabes ont été poursuivis par les soldats; ces derniers ayant tué un chef de ces brigands, lui ont coupé la tête et l'ont emportée comme un



ER PLAN, ENCEINTE DE LA GRANDE MOSQUÉE; AU CENTRE, LA KA'BA

trophée; on a fait également deux prisonniers bédouins. A la nouvelle de ces événements, Son Altesse le chérif (2) a envoyé un détachement de sa garde particulière et des troupes

(1) Appartenant, comme les soldats du poste, à l'armée régulière. Cette attaque d'une caravane de pèlerins, en un point occupé par les troupes, fait rêver!

(2) De La Mecque, 'Aun ar-Rafiq-pacha.

impériales (1) pour veiller sur les pèlerins entre Gidda et La Mecque.

Le 24 de Zoû'l Qa'da (4 mars), nous avons quitté Gidda au nombre de deux mille. A la tombée de la nuit, l'escorte de soldats nous a entourés de toutes parts. Arrivés à Bohra (2), nous avons trouvé des *zéribas* ou enclos formés de barrières de bois : nous y avons abrité nos chameaux et passé la nuit. Les propriétaires des *zéribas* présentaient du bois, de l'eau, de la lumière aux pèlerins, leur rendaient toute sorte de services, le tout pour deux piastres par personne.

Le jour suivant, au matin, nous nous sommes remis en marche. Arrivés à I'lâm (3), les chameliers ont refusé d'avancer jusqu'à ce que les soldats de l'escorte eussent fait une battue dans les montagnes et les vallées avoisinantes. Au signal donné par le clairon des troupes, nous avons repris la marche et nous sommes arrivés sans encombre à La Mecque, vers 11 heures arabes (4). Tous les pèlerins jouissaient de la plus parfaite santé.

Comme je le tiens de source certaine, les années précédentes les « motawwif » (5) se conduisaient de la façon la plus arbitraire à l'égard des pèlerins, les parquaient dans des réduits infects, tout en exigeant des loyers énormes. Averti de ces abus, Son Altesse le chérif, dans une réunion des « motawwif », leur a défendu d'être à charge aux pèlerins, de les forcer à accepter tel ou tel logement ou de les faire descendre dans leurs propres demeures, enfin d'en recevoir plus de cinq dans une seule maison. Il a menacé les contrevenants de peines sévères (6). Le nombre des pèlerins dépasse de 60 p. c. celui de l'année dernière (7).

Une caravane, forte de sept mille chameaux, est partie le 17 Zoû'l Qa'da (25 février) pour visiter le tombeau de l'Élu (sur qui soit la bénédiction divine!) (8). Le prix d'un « choqdof » est de 10 1/2 guinées, celui d'un chameau de 7 guinées. Le terme

(1) C'est-à-dire turques.

(2) « Bohra » sur la carte d'Arabie du colonel anglais Chesney, à moitié chemin entre Gidda et La Mecque.

(3) Point que je ne puis retrouver sur les cartes, d'ailleurs incomplètes, de l'Arabie.

(4) C'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil.

(5) Les conducteurs officiels des pèlerins; nous en avons parlé dans l'introduction.

(6) Sur la signification réelle de toutes ces mesures, comparez ce que dit Snouck (*Mekka*, II, 99). Par suite du manque d'hôtels, la location des maisons particulières est la grande industrie des Mecquois. On loge parfois jusqu'à 20 pèlerins dans une chambre. Voir encore Snouck (*op. cit.*, 38, 46, 47.)

(7) Tous les renseignements s'accordent à dire que l'année dernière le pèlerinage a été particulièrement fréquenté.

(8) Le tombeau de Mahomet à Médine.

« choqdof » désigne la charge d'un chameau plus une demi-charge (1). Tous font des vœux pour la prolongation de l'existence du calife suprême (2).

II

La Mecque, 30 Zou'l Qa'da (10 mars).

L'administration sanitaire a fait détruire les fontaines (3) situées autour du noble « Haram » (4), pour empêcher les miasmes pestilentiels, émanant des immondices qui y sont accumulées. La même précaution hygiénique a été prise pour les autres bassins de la ville. Le chérif fait constamment balayer et arroser les rues de La Mecque dans l'intérêt de la santé des pèlerins.

Son Altesse vient de réunir les « motawwif » en sa demeure (5). Elle leur a recommandé :

1° De ne permettre à personne de manger des victimes immolées par les pèlerins, avant l'examen du médecin sanitaire; 2° d'enfourer les animaux malades, ainsi que leur dépouille; 3° chaque « motawwif » doit journellement visiter les pèlerins commis à sa garde; si l'un d'entre eux tombe malade, avis sera



CHEF BÉDOUIN, EN GRAND UNIFORME

(1) D'après Snouck (II, 32), le « choqdof », comme il orthographie le mot, est une sorte de palanquin, pouvant servir à deux personnes et se faisant équilibrer. On peut en voir une description très complète dans Burton (*Pilgrimage*, I, 233, note 4).

(2) Le sultan; c'est la finale obligée de tout ce qui s'imprime dans l'Orient islamite.

(3) « Hanafiyât », littéralement robinets. Mais ce mot a certainement au Hidjâz une signification plus étendue. L'énergique wâli, 'Otmân-Pacha (1882-1886), en amenant les eaux de 'Arafât à La Mecque, a pourvu la ville de plusieurs réservoirs et fontaines.

(4) La grande mosquée, renfermant la « Ka'ba ».

(5) On remarquera l'insistance du correspondant à mettre en avant la personne du chérif. Quant au wâli, il n'en est pas plus question que s'il n'existait pas.

donné au médecin sanitaire, afin qu'il soit soigné aux frais du gouvernement; enfin, on prendra toutes les précautions nécessaires, vu le grand nombre des pèlerins cette année; 4° les contrevenants sont passibles de trois mois à un an de prison. Les « motawwif » ont promis de se conformer à ces mesures.

Quant aux bassins, situés en face du *tekkié* (1), voisin du Haram, où se réunissent les pèlerins pauvres du Magrib, de Java, du Soudan et de l'Égypte, le chérif a ordonné de les détruire, de peur qu'elles ne servent à leurs ablutions. Ils accomplissent maintenant cette prescription à une certaine distance du Haram, où ils ne pénètrent qu'en état de pureté et non comme autrefois.

Ce matin, à deux heures arabes, est arrivé le « mahmal » (2) égyptien, précédé des troupes égyptiennes et suivi d'un détachement de l'armée ottomane et de la garde du chérif. La fanfare jouait les meilleurs airs de son répertoire; l'émir du hagg () et les officiers marchaient en tête. A son entrée, on a tiré en son honneur une salve de vingt et un coups de canon; les tentes ont été dressées près du sanctuaire du Chaikh Mahmoud (4), près de la porte de la ville (5).

III

La Mecque, 5 Zoû'l Higga (15 mars).

Dans ma lettre précédente, j'ai mentionné le départ de la caravane de La Mecque pour Médine; elle comptait vingt-huit mille pèlerins (6). Parvenue à Wâdi Qatam, elle a été assaillie par les Bédouins, trois personnes furent tués et parmi eux une femme de Aboû Hommos (7).

En arrivant à Bîr 'Osfân (8), les pèlerins firent reposer les

(1) Sorte de dervicherie, appelée encore *tekkié misriyé* (tekkié égyptienne), où se font les distributions de vivres aux pèlerins pauvres, fondées par Mehemet-Ali, l'ancien vice-roi d'Égypte.

(2) Tapisseries et tentures, destinées à recouvrir la Ka'ba, et offertes par le gouvernement égyptien. Le sultan envoie de son côté un « mahmal »; notre correspondant lui donnera plus loin le nom du mahmal syrien, parce qu'il arrive avec la caravane syrienne.

(3) Le directeur officiel du pèlerinage.

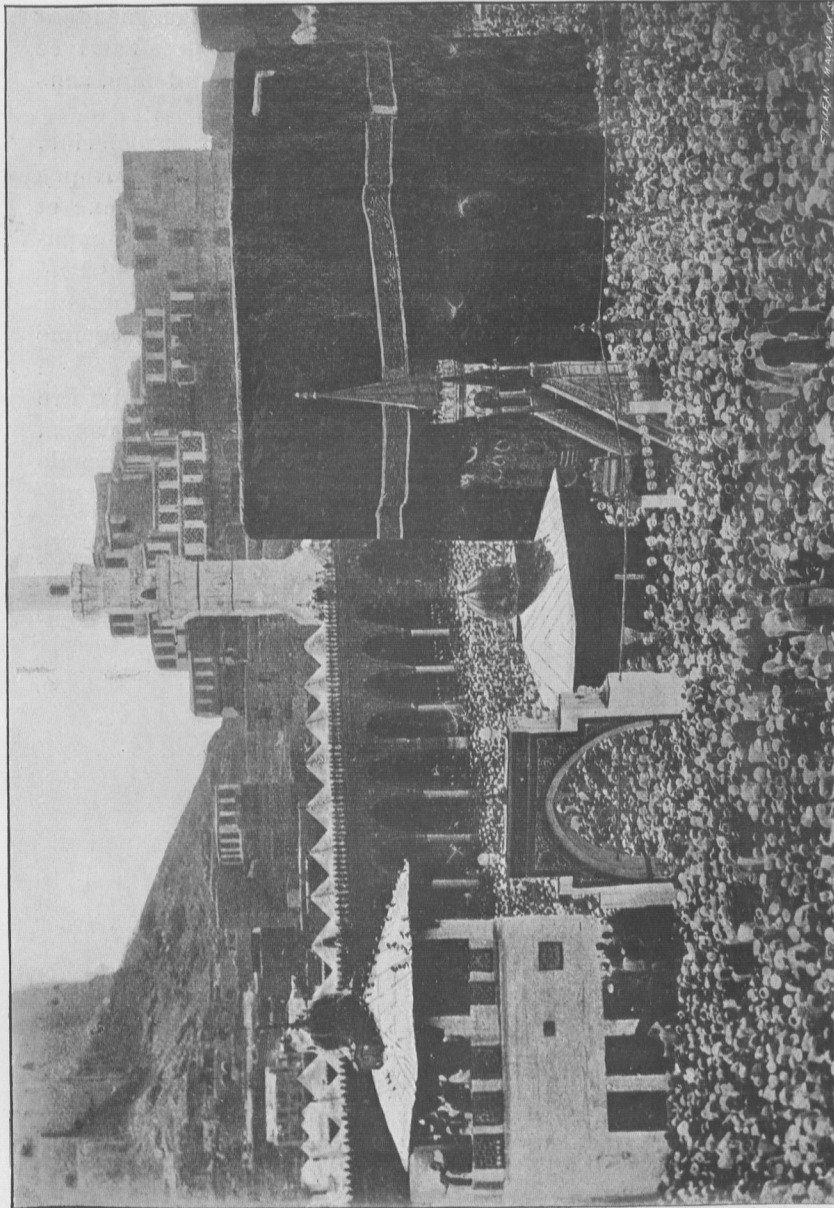
(4) Un saint musulman, fils d'Ibrahim-al-Adham. Voir le plan de La Mecque dans Snouck, I^{er} vol.

(5) L'emplacement du campement égyptien paraît avoir changé depuis Snouck

(6) La lettre précédente parlait seulement de 7,000 chameaux; à ce nombre, il faut ajouter des piétons et des cavaliers à cheval ou à âne.

(7) D'où notre pèlerin paraît originaire.

(8) Sur la route de Médine, à douze heures nord de La Mecque.



LA MECQUE : LA PRIERE DANS LA GRANDE MOSQUEE

chameaux et tirèrent de l'eau des puits. Quelques instants après, un grand nombre furent pris de vomissements; il en mourut plus de mille et parmi eux un Soudanais de Aboû Hommos, nommé Sa'id... (1) La mortalité continua ses ravages pendant trois jours le long de la route et autant de jours après l'arrivée à Médine (2). Tout le monde fut surpris de cette épidémie, sans exemple les années précédentes.

S'il faut ajouter foi (3) aux bruits circulant parmi les pèlerins, un des chefs de la caravane a vu un homme qui n'était pas musulman. Pressé de questions, l'inconnu s'avoua Hellène et être secrètement venu d'Égypte avec trois autres de ses compatriotes; tous les quatre avaient devancé les pèlerins. Prié ensuite d'indiquer ses compagnons avec la promesse d'obtenir son pardon, il s'exécuta; tous furent saisis et égorgés comme des moutons (4).

Hier, la caravane est retournée à La Mecque, dans l'ordre suivant : en tête les Javanais, ensuite les Turcs, les Bohariotes, les Indiens et les Égyptiens. Je viens de voir quelques-unes de mes connaissances d'Aboû Hommos : tous, grâce à Dieu, jouissent d'une bonne santé. Je les ai interrogés sur l'affaire des Hellènes (5). Eux aussi assurent avoir recueilli le même bruit, répété par des milliers de pèlerins. On ajoute que ces étrangers auraient empoisonné l'eau des puits. La sécurité est complète sur la route de Médine.



(1) Suit une série de noms propres sans intérêt; nous l'avons supprimée.

(2) En réalité, elle cessa seulement au retour de la caravane syrienne, quelques jours avant d'arriver à Ma'ân, première localité du vilayet de Damas.

(3) Nous ne le pensons pas.

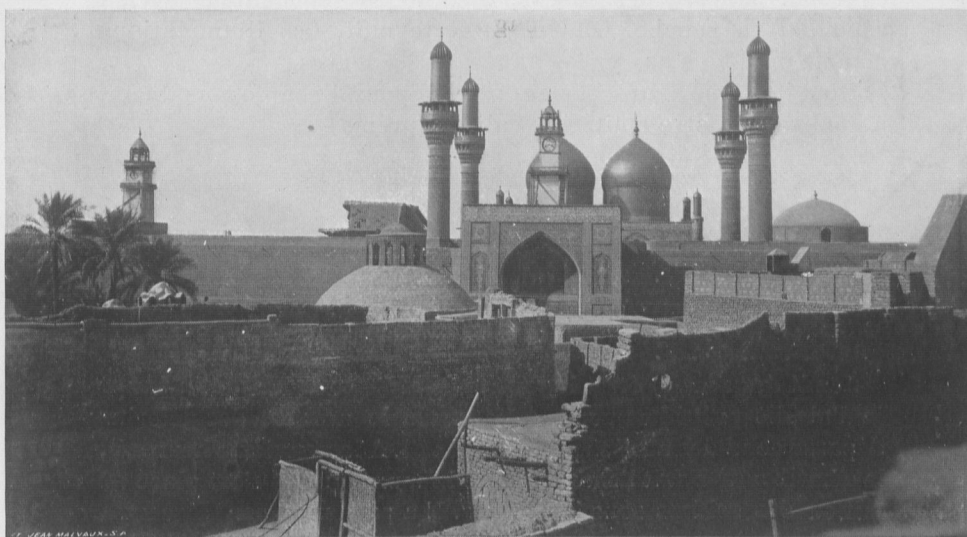
(4) Textuel et, d'après le contexte, le dénonciateur avec eux. Inutile d'insister sur l'in vraisemblance de ce bruit. Comme je le tiens d'un médecin sanitaire, ayant accompagné une partie du pèlerinage, l'état des puits et des bassins, situés le long de la route, fournit une explication naturelle de l'épidémie.

(5) Grecs, sujets du roi Georges.

IV

La Mecque, le 7 de Zoû'l Higga (17 mars).

Le 5 courant est arrivé, en grande solennité, le mahmal syrien (1). Il a dressé son campement hors de la ville, près de Ach-chahdî. Le lendemain, Son Altesse le chérif est allé en voi-



BAGDAD. — MINARETS ET COUPOLES

ture, et au milieu d'une brillante escorte, visiter l'émir du pèlerinage (2). Après une courte entrevue, il est rentré chez lui.

Aujourd'hui, le mahmal égyptien se dirige vers le mont 'Arafât et, d'après l'usage, il sera suivi demain par le mahmal syrien. Les pèlerins sont partis, les uns à pied, les autres à chameau. Que la sécurité les accompagne!

(1) C'est la caravane officielle, partant de Damas et accompagnant les cadeaux (mahmal) envoyés de Constantinople aux lieux saints de l'Islam.

(2) 'Abdarrahmân-pacha.

V

'Arafât, le 8 de Z. H. (18 mars).

A une heure de la nuit (1), le mahmal syrien est arrivé (2), précédé par les troupes. Pendant sa marche, le canon tonnait, les clairons sonnaient aux champs, jusqu'à ce qu'il eût atteint les tentes préparées pour le recevoir. Sur la droite, le mahmal égyptien lançait des fusées, auxquelles le mahmal syrien répondait à gauche. On a fait, cette nuit, des illuminations comme on n'en a pas vu les années précédentes.

Dieu les fasse heureusement revenir pour le peuple musulman, à l'ombre de notre maître, le calife suprême!

VI

'Arafât, le 9 de Z. H.

Jeudi dernier (3) était le jour de la station de 'Arafât. Comme je l'ai dit précédemment, cette année le nombre des pèlerins dépasse celui des années précédentes (4). A la neuvième heure (5), le « hatîb » (6) a fait l'ascension de la montagne et s'est placé au milieu des soldats sous les armes. Il a prononcé son discours, accompagné des *amîn* (7) des pèlerins, tous debout, nu-pieds,

(1) Une heure après le coucher du soleil.

(2) A 'Arafât.

(3) 13 mars.

(4) Les journaux de Constantinople ont parlé de 300,000 pèlerins, chiffre évidemment exagéré.

(5) Trois heures avant le coucher du soleil.

(6) Ou prédicateur officiel.

(7) *Amen* ou *Ainsi soit-il!* La multitude accompagne de la sorte les prières et les vœux faits par le prédicateur.

« Da fallen die Araber nieder auff ihre Knie, und sprechen Amin, amin, amin, auf alles was der Heilig (le prédicateur ou « hatîb ») furbet, welches ist, es werde war, dieses wehret bey zwo Stunden. » Jean Wilde (p. 139), esclave allemand, (premières années du xvii^e siècle.) ayant accompagné son maître à La Mecque, tout en demeurant chrétien. Seetzen (*Reisen*, I, 61) semble citer un autre exemple de ce genre. A cette époque, on était donc moins sévère sur ce point.

revêtus de l' « ihrâm » (1), la face tournée vers la sainte maison de Dieu, contrits, humiliés, répétant après l'orateur : « Nous voici, ô Dieu, nous voici ! »

A 11 heures arabes (2), le « mahmal » égyptien, entouré de son escorte militaire, s'est dirigé vers l'endroit occupé par le prédicateur (3). En tête du cortège s'avancait S. E. Zohri-pacha, l'émir du pèlerinage (4) ; Al-hâgg Mohammad 'Oyoûmî tenait les rênes du chameau (5). Au milieu des accords de la fanfare, les troupes, fantassins et cavaliers, défilent tous devant le « mahmal ». Après le passage du « mahmal » égyptien vient le tour du syrien, entouré de son escorte de soldats et précédé de l'étendard et de l'émir (6). Les cavaliers avaient mis sabre au clair. Quand les deux « mahmal » eurent atteint le haut de la montagne, ils firent halte en face du « hatib » égyptien, se tenant en avant, et du « hatib » syrien, placé au second plan, conformément à la coutume.

A 12 heures (7), quand le « hatib » eut terminé son allocution (8), le cortège égyptien lança des fusées ; c'est ce que les pèlerins appellent « al-gazza ». A cette vue, les assistants enfourchèrent leurs chameaux dans la direction de Minâ. Le cortège syrien exécuta les mêmes signaux, et les deux « mahmal » continuèrent à échanger des fusées jusqu'à ce que le « hatib » eût atteint le pied de la montagne. Alors, au milieu des salves d'artillerie, les deux « mahmal » s'ébranlèrent de concert dans la direction de Mozdalifa, au milieu de l'escorte formée par les troupes turques, égyptiennes et celles du chérif de La Mecque. Au bruit du canon se mêlait le son des fanfares et des tambours, battant aux champs.

Arrivés à Mozdalifa, les deux cortèges y demeurèrent jusqu'au matin, le syrien placé à gauche, l'égyptien à droite. On se dirigea ensuite sur Minâ, où l'on arriva vers 11 heures de la nuit, 10 de Zoûl Higga. Chaque « mahmal » occupe sa place tra-

(1) Littéralement : *nus* ; c'est-à-dire en état d'« ihrâm », ou revêtus seulement de deux pièces d'étoffes non cousues ; c'est le costume rituel du pèlerinage. Pour la journée de 'Arafât, voir la description et les dessins de Burton, *Pilgrimage*, II, 186, 187, 196.

(2) Une heure avant le coucher du soleil.

(3) D'après Burton (*loc. cit.*), le « mahmal » se tient beaucoup plus bas.

(4) Égyptien.

(5) Portant le « mahmal ».

(6) Du pèlerinage.

(7) Au coucher du soleil.

(8) Laquelle, selon l'usage, avait duré trois heures. Le « hatib » tient en main un drapeau ; il l'agite au moment voulu, pour donner le signal des prostrations, des *amin* et autres exclamations rituelles... et pour saliver dans l'intervalle.

ditionnelle; les troupes formaient la haie, et les vingt et un coups de canon furent tirés aux temps accoutumés, c'est-à-dire à l'aurore, à midi, au « 'asr » (1), au coucher et à la nuit close.

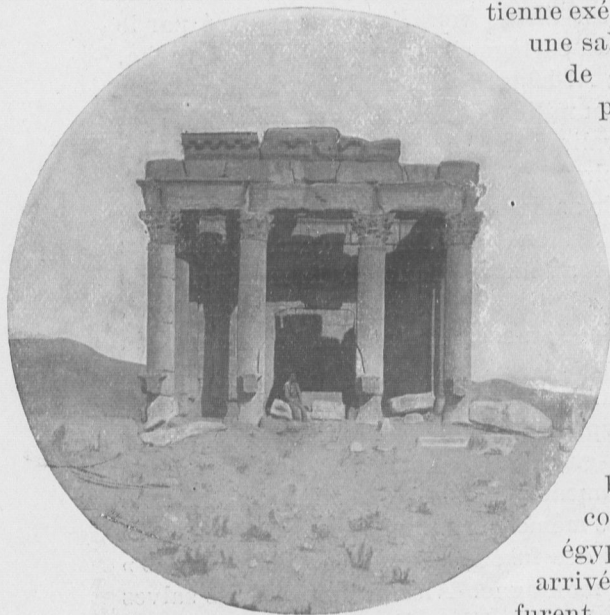
Le jour suivant, l'artillerie turque et égyptienne exécuta, chacune de son côté, une salve de vingt et un coups de canon. Puis, après la prière (2), ce fut le tour des feux d'artifice, lesquels furent tirés jusqu'à 5 heures de la nuit.

Au matin, le cortège syrien s'ébranla pour le jet des cailloux (3), cérémonie dont le début fut annoncé par une salve d'artillerie.

Il se dirigea vers La Mecque, à 3 heures arabes de la matinée du 12 courant, suivi du « mahmal » égyptien à 6 h. 1/2. A leur arrivée, les deux « mahmal » furent déposés dans la grande mosquée. Les pèlerins iront prochainement, à Médine, visiter le tombeau de

l'Élu (sur qui soit la bénédiction divine!). Puisse la sécurité les accompagner! (4)

Dans une de mes dernières lettres, j'ai mentionné une escar-



TEMPLE A PALMYRE

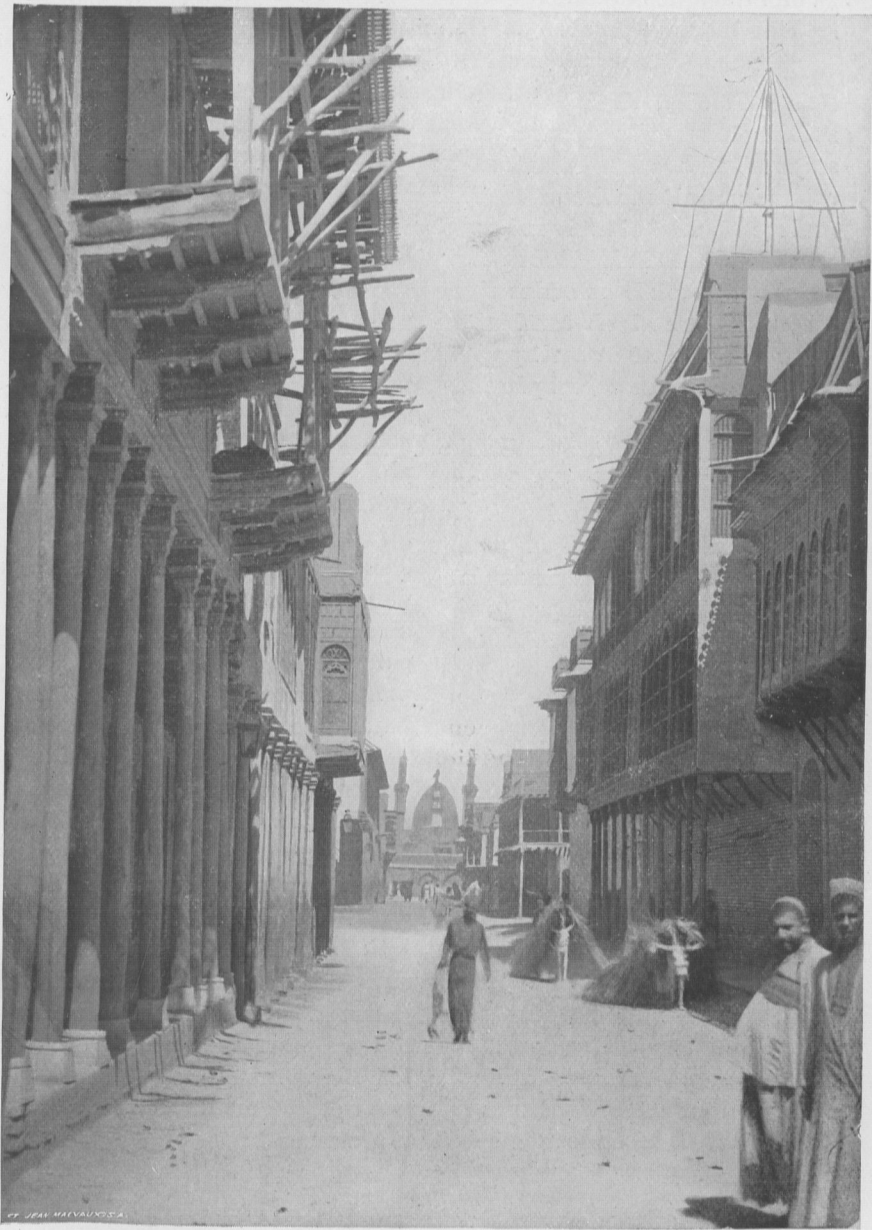
(1) C'est le milieu entre midi et le coucher du soleil.

(2) De la nuit close.

(3) « On se met à jeter des pierres qui ont la grosseur d'une fève et que, strictement, on devrait ramasser à Mozdalifa; mais beaucoup les prennent à Minâ et en emploient même qui ont déjà servi, bien que la loi le défende. Les sept premières petites pierres sont lancées contre une espèce de pilier ou d'autel de pierre brute qui est à l'entrée de la vallée;... puis on en jette sept autres au milieu de la vallée contre un pilier du même genre; enfin, sept encore à l'extrémité occidentale contre un mur de pierre. En même temps, on crie: « Au nom de Dieu! Dieu est grand! Nous jetons des pierres pour être en sûreté contre le diable et ses légions! » Après cela commencent les sacrifices... C'est là, sous un certain rapport, la fin du pèlerinage; aussi, peut-on se dépouiller des vêtements de pèlerin et retourner à La Mecque. » (Dozy: *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, 148.)

Voir aussi le travail de M. Victor Chauvin: *Le jet des pierres au pèlerinage de La Mecque*. Anvers, 1902. Le récit fort circonstancié de Jean Wilde donne quelques variantes intéressantes, p. 141.

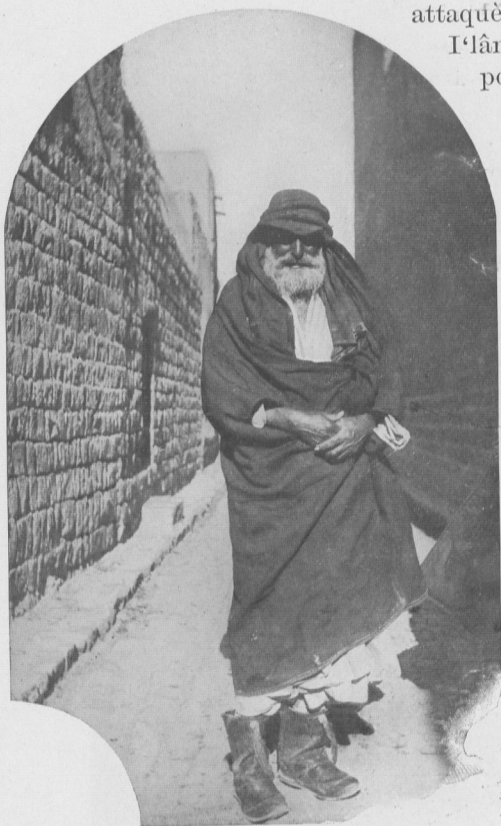
(4) Souhait tout à fait de saison. L'Élu, c'est Mahomet.



RUE DE KARBALA, LA MECQUE DES PERSANS (A DROITE, CONSULAT ANGLAIS)

mouche entre les soldats et les Bédouins, sur la route de Gidda. Voici quelques détails :

Une troupe d'Arabes de 'Osfân (1) s'était embusquée dans les montagnes, le long de la route. Le soir, ils attaquèrent le blockhaus (2), voisin de I'lâm, tuèrent neuf soldats qu'ils dépouillèrent, puis regagnèrent leur



VIEUX BÉDOUIN

embuscade dans les montagnes, attendant l'arrivée de la caravane. Quand elle parut, ils tirèrent sur les pèlerins. Au bruit de la fusillade, les hommes des postes voisins accoururent; une lutte s'engagea. Les Arabes eurent quarante tués, les troupes trois, les pèlerins deux, plus un blessé, atteint à la cuisse de deux coups de feu. Mis au courant de l'affaire, le chérif envoya ses soldats à la poursuite des Bédouins; ils saisirent trois chefs, auxquels ils coupèrent la tête et firent deux prisonniers. Le reste de la bande se dispersa dans les montagnes. Le chérif a décidé de donner une escorte militaire aux pèlerins entre Gidda et La Mecque, à l'aller et au retour.

Le 7 courant, un vapeur, mouillé dans le port de Gidda, terminait sa quarantaine; les pèlerins débarquèrent et, parmi eux, quarante-quatre Persans.

Après avoir loué des ânes, ils accompagnèrent la grande caravane depuis Kalîla; puis, voulant gagner du temps, ils la devancèrent. Arrivés à Bohra, les Bédouins les ont attaqués, leur ont enlevé ânes, bagages, argent et vêtements (3). Ils sont arrivés à La Mecque, ne possédant plus rien.

(1) Voisins, probablement, de Bir 'Osfân, où s'est déclarée d'abord l'épidémie de choléra.

(2) Fait très grave : les soldats du blockhaus pouvant, avec leurs fusils à longue portée, tenir à distance des centaines d'Arabes. Ces derniers étaient sans doute bien armés, comme le prouvent d'ailleurs le succès de leur attaque et le calme avec lequel ils regagnent leur embuscade sans être inquiétés.

(3) La leçon reçue les jours précédents avait été, on le voit, promptement oubliée. Rien de plus significatif que ces détails.

VII

Gidda, le 16 de Z. H.

Je suis arrivé aujourd'hui à Gidda. La route était encombrée de pèlerins mogrebins, turcs, persans, circassiens, bohariotes. J'étais en compagnie d'un de mes amis, le hâgg Marsî Farag, cheik de Balgata (1).

Près de Gidda, apercevant un campement, j'ai reconnu en y entrant que c'était celui des troupes envoyées par le chérif pour assurer la sécurité de la route. Ces soldats ont établi une tente pour vendre de l'eau. Il est regrettable qu'ils exigent 60 paras (2) pour une seule tasse d'eau; prix exorbitant, surtout de la part de ceux qui sont chargés de veiller sur la tranquillité et le bien-être publics. On m'a assuré qu'un pèlerin ayant offert 30 paras a été chassé sans obtenir à boire. Nous prions Son Altesse et les autorités compétentes de veiller sur leurs agents, afin d'empêcher le retour de ces abus, que l'humanité réproouve.

En entrant à Gidda, nous avons trouvé la ville bondée de pèlerins et, parmi eux, deux mille Mogrebins, cherchant à s'embarquer pour Yanbo' (3), d'où ils espèrent atteindre Médine.

Un certain nombre ont pris place à bord d'un navire français; les autres partiront demain. Aujourd'hui, la Compagnie khédiviale (4) a commencé à viser les passeports des pèlerins égyptiens prêts à partir mardi prochain, par le paquebot *Garbiya*, pour Tôr (5). L'administration sanitaire a placardé des affiches en ville, avertissant les pèlerins de prendre avec eux des provisions pour trois jours seulement. Comme on le sait, ils dépensent tout leur argent dans ce but et, quand ils sont obligés de se

(1) Localité égyptienne.

(2) Soit 1 1/2 piastre, un peu plus de 30 centimes.

(3) Port de Médine.

(4) Ancienne compagnie égyptienne de navigation, aujourd'hui propriété anglaise.

(5) Station quarantenaire égyptienne, au pied du Sinai; elle a coûté plus de deux millions au gouvernement égyptien. Son installation a été faite d'après les dernières prescriptions de la science: cuves à désinfection, lumière électrique, petit chemin de fer, quartiers isolés pour les différents arrivages de pèlerins. Le service sanitaire est assuré par d'excellents médecins, d'ordinaire chrétiens. Quant à la taxe prélevée par l'administration, elle est extrêmement modique. En revanche, la désinfection est exécutée d'une façon très rigoureuse. Les objets ne pouvant être désinfectés, spécialement les récipients contenant l'eau du puits sacré de Zimzim sont détruits; mesures dont les pèlerins ne comprennent pas toujours la nécessité. (Communication de M. Kassar, commissaire à bord des paquebots de la *Khédiviale*, pendant le dernier pèlerinage.)

défaire de leurs provisions (1), il ne leur reste plus de quoi apaiser leur faim.

Si le but de cette mesure est de favoriser les restaurateurs de la quarantaine (2), qu'on épargne alors les provisions apportées par les pèlerins (3) et qu'on leur impose, en retour, une taxe au profit de ces restaurateurs! Nous signalons le fait aux autorités: qu'ils considèrent la situation des pèlerins et les souffrances endurées par eux dans l'accomplissement de ce devoir sacré...! (4)

VIII

Tôr, le 19 de Z. H. (29 mars).

Comme je l'ai dit (5), le pain vendu à bord des bateaux n'est pas mangeable. Celui que vend le restaurateur de la quarantaine est sain et à bon mar-

ché. Malheureusement, par moments il fait complètement défaut, de sorte que nombre de pèlerins ont à souffrir de la faim. Pour les autres articles: riz, olives, oignons, haricots, douceurs, miel noir et autres denrées alimentaires, vendues à la quarantaine, les prix sont fort élevés. Même

remarque pour les boîtes d'allumettes, l'amadou (6), le papier à cigarettes. Il existe bien un tarif, mais les traitants n'en ont cure et l'administration ferme les yeux.

Les pèlerins égyptiens ont déjà passé dix jours à bord des



OASIS EN ARABIE

(1) A la station de Tôr, où le service sanitaire les oblige à tout jeter.

(2) De Tôr.

(3) L'administration de Tôr est, la plupart du temps, obligée de les sacrifier, pour ne pas rendre inutiles les autres mesures prophylactiques. La critique du correspondant n'est donc pas justifiée.

(4) Suit un paragraphe sans intérêt; nous l'avons supprimé.

(5) Distraction du correspondant; je n'ai pas retrouvé la lettre à laquelle il fait allusion.

(6) Remplaçant les allumettes chez beaucoup de fumeurs orientaux.

bateaux et à la quarantaine, et jusqu'ici aucun cas n'a été signalé. Les passagers de quatorze vapeurs se trouvent réunis à Tôr, formant un total de 25,000 hommes (1). Rien d'étonnant si sur ce nombre 25 personnes succombent à des maladies ordinaires, soit 1 p. m. (2). La santé générale est excellente; il ne manque aux pèlerins de la sainte maison de Dieu (3) que de voir baisser le prix des denrées alimentaires. Puisse l'administration les prendre en pitié, surveiller de près les traitants et les obliger à se conformer au tarif!

En débarquant, les pèlerins égyptiens ont passé par l'étuve, puis à l'inspection médicale. Retournant ensuite à l'étuve pour reprendre leurs vêtements, ils ont constaté que beaucoup de leurs effets avaient disparu. A l'un d'eux, on a dérobé des anneaux d'argent, des chapelets (4); à d'autres, on avait enlevé tous leurs habits. Quand Ahmad-effendi, délégué du ministère de l'intérieur (5), eut connaissance de ces vols et de la disparition des objets, il voulut en personne faire une enquête. Les soupçons tombèrent sur un pèlerin, nommé 'Abdalhalim Assa'idî d'Alexandrie. Ordre fut donné aux gardiens (6) de fouiller ses effets, parmi lesquels on retrouva bon nombre des objets disparus. Ahmad-effendi l'ayant interrogé, le coupable avoua tout et rendit les effets en question, lesquels furent confiés à la garde de l'adjoint. Le voleur a été arrêté. Aujourd'hui doit arriver 'Ali-effendi 'Abdalbirr, gouverneur de Tôr, pour faire une enquête. Je vous tiendrai au courant.

IX

Tôr, le 20 de Z. H.

'Abdalbirr, gouverneur de Tôr, a envoyé aujourd'hui le commissaire de police examiner le cas de 'Abdalhalim. A l'issue de l'enquête, les objets ont été exposés en présence des pèlerins: chacun a été admis à faire valoir ses réclamations, appuyées d'attestations de témoins; avant midi, tout était terminé (7). Le

(1) Ces chiffres donnent une idée de l'encombrement à bord des paquebots. En dépit des quarantaines, la saison du pèlerinage est une des plus lucratives pour les paquebots faisant le service de la mer Rouge.

(2) D'après le *Stamboul* (15 juillet 1902): « 26,000 pèlerins ont passé cette année par Tôr; 500 sont morts de diverses maladies, la plupart de vieillesse » (1).

(3) C'est à-dire la Ka'ba.

(4) Musulmans, souvent en grains de valeur.

(5) D'Egypte.

(6) En arabe « wardianiya », mot appartenant à la langue franque ou au « sabir » du Levant.

(7) On ne peut qu'admirer la promptitude et la correction de la justice égyptienne en toute cette affaire. L'une et l'autre montrent ce que le contrôle européen peut obtenir en Orient.



voleur a été emprisonné; il sera envoyé sous escorte au gouvernorat de Suez. Nous espérons qu'il recevra un châtement exemplaire, pour son amendement et l'instruction des autres. A ce

propos, nous ne pouvons assez louer le zèle déployé par

la direction de la police et Ahmad-effendi, délégué de l'intérieur, en vue d'assurer efficacement le repos des pèlerins. Nous les engageons à persévérer dans cette conduite, laquelle ne peut manquer d'être récompensée.

Détailspécialement désagréable pour les pèlerins retenus à la quarantaine : l'accès de l'eau n'est libre que pendant cinq heures chaque jour. Or, les récipients de beaucoup de pèlerins ont été brûlés (1) ou brisés; de sorte que nombre

d'entre eux n'ont abso-

lument rien pour garder

l'eau (2) en cas de besoin. On a donné à chacun un ustensile en métal insuffisant et laissant passer l'eau.

Aussi souffrent-ils cruellement pendant neuf heures, c'est-à-dire de 9 heures arabes jusqu'à 4 heures du lendemain; ils passent la nuit dans les tourments de la soif, au milieu des cris des enfants mourant également de soif. C'est là une situation digne de pitié. Nous espérons qu'on ne mettra plus de restriction à la distribution de l'eau, ou bien qu'on donnera à tous des récipients convenables si la distribution doit continuer à se faire à des moments déterminés.

(1) Par l'administration sanitaire : simple mesure de désinfection.

(2) Dont les Orientaux font en toute saison une énorme consommation.



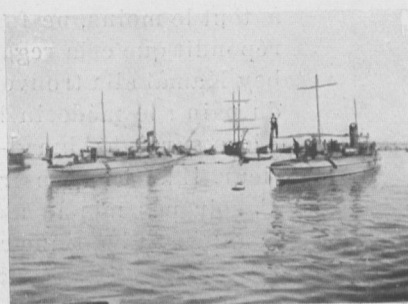
UNE VUE DE KARBALA

X

Tôr, le 23 de Z. H. (2 avril).

Tous les pèlerins se plaignent de la rigueur de la quarantaine cette année. Pourtant, la situation sanitaire est excellente, surtout parmi les Egyptiens, lesquels se conforment exactement aux prescriptions de l'hygiène. Quant aux Bohâriotes et aux Circassiens, ils usent indistinctement d'aliments indigestes et nuisibles; aussi quelques-uns sont-ils atteints de diarrhée simple; il n'y a pas pourtant de décès parmi eux.

Au nombre des passagers, arrivés avec nous à bord du vapeur *Mahalla* (1), je mentionne Mohammad-bey As-Saiyid, propriétaire de l'école ottomane au Caire; Amîn-bey Châfi'i (2), délégué des quarantaines maritimes dans les provinces du Hidjâz; Mohamad-bey Kamâl, notable du Caire. Tous jouissent de la meilleure santé. Pendant toute la durée du voyage, à l'aller et au retour, ils ont distribué d'abondantes aumônes (3).



TORPILLEURS TURCS

XI

Tôr, le 26 de Z. H. (5 avril).

Avant-hier, 24 courant, le pain a fait défaut à partir du 'asr (4). Les pèlerins, en ayant vainement réclamé, ont porté plainte au médecin de la quarantaine. En suite des ordres de ce dernier, le pain a été apporté vers 10 heures du soir, quand

(1) De la Compagnie khédiviale.

(2) Nous avons analysé son rapport sur le pèlerinage de 1901 dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1902, p. 153.

(3) Nous supprimons une phrase contenant des vœux en faveur de ces personnages.

(4) Environ 4 heures de l'après-midi.

tout le monde dormait. Le lendemain, on a livré un pain immangeable, presque de la pâte. Sur les réclamations des pèlerins et leurs protestations contre le restaurateur, l'agent de police de la quarantaine, un certain Wadi'-effendi, s'installant dans la boutique, s'est mis à vendre du pain en personne, ajoutant qu'il n'y en avait pas d'autre; qui voudrait en prendrait, les autres se fourniraient ailleurs!

Or, la boutique est le seul endroit où l'on puisse acheter du pain. Pressés par la faim, les pèlerins ont commencé à s'attrouper et à élever des plaintes. Alors, Mohammad-bey, propriétaire de l'école ottomane du Caire, a prié l'agent de police d'avertir le restaurateur d'avoir à présenter des aliments qui, à tout le moins, ne fussent pas nuisibles à la santé. L'agent répondit que cela regardait le médecin. Là-dessus, Mohammad-bey Kamâl alla trouver le médecin et lui montra un spécimen du pain : le médecin le déclara impropre à la consommation. Alors survint Ahmad-effendi, délégué du ministère de l'intérieur. Il adressa des reproches à Wadi'-effendi et le blâma de n'avoir pas mis le médecin au courant de l'affaire, de s'être installé à la boutique et d'avoir obligé les pèlerins à acheter ce



RÉGION DE DAMAS : NATURE ET CIVILISATION

qui ne leur convenait pas. Ensuite, prenant le tarif, il lut la liste des prix en présence des pèlerins et des restaurateurs,

recommandant à ces derniers d'avoir à s'y conformer exactement. Ils le promirent à contre-cœur.

Espérons que le délégué de l'intérieur continuera à surveiller les restaurateurs et délivrera les pèlerins de leurs exactions. Le médecin a également averti le traitant en chef de ne pas vendre des denrées nuisibles à la santé; il l'a rendu responsable des contraventions en ce genre. Le mérite de tout cela revient à Mohammad-bey Kamâl et à Mohammad-bey as-Saiyid; ils n'ont reculé devant aucune démarche dans l'intérêt des pèlerins.

Nous comptons quitter Tôr lundi (1) et arriver le matin du mardi à Suez.

XII

Tôr, le 28 de Z. H. (7 avril).

Aujourd'hui est arrivé le docteur Rovers (2), président du conseil sanitaire et des quarantaines maritimes, pour faire l'inspection de la station de Tôr. Il a mandé tous les pèlerins égyptiens, lesquels se sont placés en rang devant lui. Ensuite est arrivé le docteur Zachariadès (3), inspecteur de la quarantaine de Tôr; il a examiné un à un les pèlerins; le résultat a été des plus satisfaisants.

Ayant au milieu des pèlerins découvert un pauvre diable, le docteur Rovers, touché de pitié, lui a fait l'aumône d'une guinée. A 3 heures arabes, il a quitté la quarantaine pour regagner son domicile.

Les pèlerins se plaignent toujours de l'huile et du beurre qu'on leur vend; les olives sont dures et sèches; les pâtisseries, malgré leur excellente qualité, ne peuvent tenir lieu du reste. Le restaurateur exige une piastre forte pour une *ouqiya* (4) d'oignons, une demi-piastre pour un œuf. Comme on me l'a assuré, le docteur Rovers assiste de sa bourse et autrement tous les pèlerins pauvres. C'est justice de signaler cette conduite si louable, comme aussi de consigner les plaintes des pèlerins dans les colonnes de l'*Al-Ahrâm*.

* * *

(1) 7 avril.

(2) Fonctionnaire anglais.

(3) Hellène, comme son nom l'indique.

(4) 213 grammes.

Ici s'arrêtent les intéressantes communications de l'anonyme égyptien. Nous ne savons l'impression produite en Egypte par cette publication (1). Mais, de retour chez eux, les pèlerins des



HABITANTS DE LA STEPPE SYRIENNE

autres pays ont parlé. Ils ont surtout insisté sur le manque de sécurité régnant dans les lieux saints de l'islam, situation sur laquelle le journal du pèlerin égyptien projette une si triste lumière. Le Sultan ne pouvait demeurer indifférent, lui qui porte le titre de « gardien et de serviteur des lieux saints ».

Mais sur qui rejeter la responsabilité de ces graves événements? Les pèlerins, revenus avec la caravane de

Damas (2), mettaient généralement en cause le chérif de La Mecque. L'influence de ce personnage sur les Bédouins du Hidjâz est réelle. Il la doit à son titre et à ses relations dans le pays. A-t-il, sous main, encouragé leurs attaques ou du moins négligé de les surveiller? La chose est possible. Nous ne connaissons pas assez la nature de ses relations avec le « wâli » actuel de la province. Mais étant donnée la tension habituelle des rapports entre le représentant du gouvernement turc au Hidjâz et l'émir titulaire de La Mecque, il n'est pas invraisemblable de supposer que, dans l'espoir de se rendre nécessaire ou d'embarrasser le détenteur réel du pouvoir exécutif, il ait vu de bon œil les dispositions hostiles des Bédouins et n'ait rien fait pour en prévenir les effets.

Certains pèlerins syriens l'ont pensé et ne se sont pas fait faute de parler en ce sens après leur retour.

Comme le lecteur a pu s'en convaincre, tel n'est pas l'avis du correspondant égyptien de l'*Al-Ahrâm*. Ses correspondances font plutôt l'effet d'un plaidoyer en faveur du chérif. Il ne nous a entretenus que des mesures prises par cette altesse pour assurer la sécurité dans « les provinces bénies ». A le lire, on ne se douterait même pas qu'un « wâli » représente là-bas le gouvernement ottoman et que tout le pouvoir exécutif réside entre

(1) A allure tendancieuse; le beau rôle y appartient au chérif.

(2) A l'arrivée à Ma'ân, elle se composait d'environ sept mille personnes comme je le tiens d'un médecin du service sanitaire ottoman. Ce chiffre permet de calculer le nombre des voyageurs sur lequel peut compter la future ligne de La Mecque à l'époque du pèlerinage. Au départ de Damas, la caravane dépasse rarement un millier de membres.

ses mains. Que faisait donc ce haut personnage pendant la période du pèlerinage?

La réponse se trouve peut-être dans une correspondance de Constantinople, adressée au même journal *Al-Ahrâm* (1) :

« Beaucoup de pèlerins, de passage à Constantinople au mois de mars, à l'issue du dernier pèlerinage, ont exposé au gouvernement impérial les spoliations et les vexations de toutes sortes qu'ils ont eu à subir, de la part des brigands, sur la route de La Mecque. Le nombre des tués, ont-ils ajouté, a été d'une centaine environ (2). La Sublime-Porte ayant demandé des explications sur ces événements au « wâli » du Hidjâz, Ahmad-Râtîb-Pacha, ce dernier a donné une réponse insuffisante et ambiguë. Le gouvernement a alors nommé une commission, composée d'officiers supérieurs, et les a envoyés au Hidjâz pour y faire une enquête, dont les conclusions devaient être envoyées à Constantinople. Certaines circonstances (3) ont empêché la commission de remplir son mandat.

» Sur ces entrefaites, un certain nombre de pèlerins retardataires ayant passé par la capitale (4), les autorités les ont interrogés sur la vérité des plaintes, faites par les premiers pèlerins. Ils les ont confirmées et ajouté que le nombre des pèlerins tués par les brigands était de quatre cents!

» Inutile de dépeindre l'impression pénible produite sur les sphères officielles quand on y eut la certitude de faits aussi regrettables, passés sur la route sainte de l'islam. On a accusé le « wâli » du Hidjâz d'avoir manqué à tous ses devoirs et ordre lui a été donné de venir,

à Constantinople, se justifier d'aussi graves accusations.

» Ce fonctionnaire a fait la sourde oreille, comme avait fait précédemment la commission d'enquête. Bien plus, — comme on



TENTE BÉDOUINE

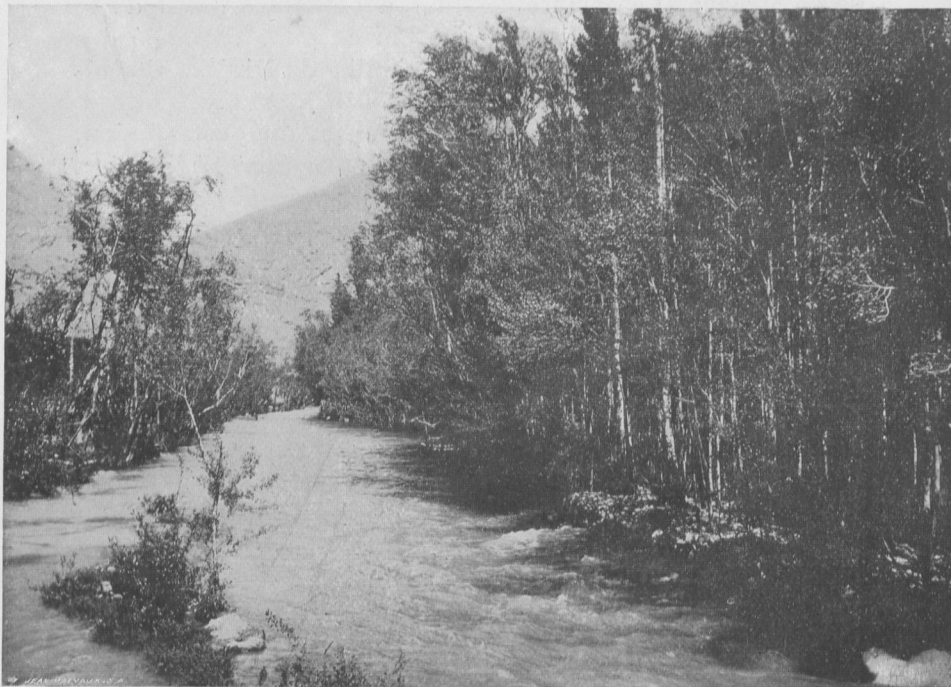
(1) 17 juillet 1902. Il n'est pas inutile de faire remarquer que le journal *Al-Ahrâm* est turcophile.

(2) Chiffre bien supérieur à celui fourni par le pèlerin égyptien.

(3) Euphémisme! Le correspondant s'expliquera plus loin.

(4) Constantinople.

l'assure — il s'est sauvé à Aden, mettant la mer Rouge entre lui et la capitale. A ce qu'on prétend, le « wâli » du Hidjâz ne serait pas seulement coupable de négligence; mais, oubliant les lois de l'honneur et de la conscience, il aurait sacrifié les intérêts des pèlerins et établi sur chacun d'eux une taxe de 2 ou 3 magidiés(1). Comme on le sait, le nombre des pèlerins a atteint le chiffre de deux cent mille. Le « wâli » aurait donc réuni 100,000 guinées, dont 15,000 ont été remises à la commission du Hidjâz; le reste



PAYSAGE DE LA « DAMASCÈNE »

a été avalé (2). Ces faits — nous voudrions le croire — ont été exagérés (3). »

Nous ne sentons aucunement l'envie de prendre position

(1) Le magidié vaut environ 4 fr. 25. L'accusation est réelle: la taxe était perçue au débarcadère de Gidda: 1 magidié pour la mosquée de cette ville, un second pour le service des eaux (il n'existe pas), etc. La plupart de ces taxes sont antérieures à la nomination de Râtib-Pacha. Cfr. Snouek (II, 98).

(2) Textuel!

(3) Le bruit de la fuite de Râtib-Pacha n'a pas été confirmé, à notre connaissance du moins. Comme il porte le titre d'amiral, on le désigne même comme le futur ministre de la marine.

entre le chérif et le « wâli » du Hidjâz. Mais l'attitude de l'*Al-Ahrâm*, en toute cette affaire, ne laisse pas de nous paraître suspecte. Ce journal, quoique rédigé par des chrétiens, est beaucoup lu par les musulmans et tout particulièrement à Constantinople. Ces Bédouins, abattant les pèlerins à proximité des postes turcs, ne semblent-ils pas choisis à dessein pour fournir à 'Aun ar-Rafiq l'occasion d'intervenir et de prouver l'inutilité de la protection ottomane?

Quoi qu'il en soit, le sultan ne pouvait demeurer indifférent. Calife, c'est-à-dire chef suprême de l'islam, il a voulu effacer la douloureuse impression, causée par ces événements, dans le monde islamique.

Comme on le sait, 'Abdalhamid, depuis bientôt trois ans, a entrepris de construire une voie ferrée entre Damas et La Mecque. Quand et comment ce projet sera-t-il achevé? Il est malaisé de le prévoir. A l'heure actuelle (*), la locomotive peut circuler sur une distance d'environ 100 kilomètres et l'on espère pouvoir prolonger prochainement la pose des rails jusqu'à 'Ammân, l'ancienne Philadelphie, malgré l'épidémie cholérique sévissant cruellement parmi les ouvriers de la voie.

Même en supposant la réalisation de cette prévision et la continuation des efforts extraordinaires, obtenus en ces derniers mois, il faudrait, à raison de 40 kilomètres par an (1), encore quarante ans et d'énormes sacrifices d'hommes et d'argent pour achever les 1,800 kilomètres de voie restant à construire. En dépit de la longanimité proverbiale des islamites (2), n'est-ce pas mettre à une trop forte épreuve l'espérance placée par eux en une entreprise destinée à alléger l'accomplissement d'un devoir sacré?

Il est vrai que, d'après l'*Orient*, résumant un article du journal turc *Sabâh* de Constantinople, « les mesures que S. M. I. le sultan a fait prendre dans le but de faire activer les travaux du chemin de fer du Hidjaz auront pour résultat que ces travaux seront achevés jusqu'à Ma'an (?), le 1^{er} septembre 1903, date qui marquera le vingt-septième anniversaire de l'avènement au trône de l'auguste Souverain.

» Entre Mzairib, point de départ de la ligne, et Ma'an, il y a une distance de 800 kilomètres (3), soit un tiers du par-

(1) Moyenne très optimiste! Elle est en réalité de 35 kilomètres, encore les œuvres d'art ne sont-elles pas achevées sur la section actuellement construite.

(2) « Allah est avec ceux qui savent attendre! » répète à chaque instant le Coran.

(3) Lisez 400 kilomètres!

(*) L'article du Père Lammens date du commencement de 1903. Nous avons préféré ne pas le modifier.

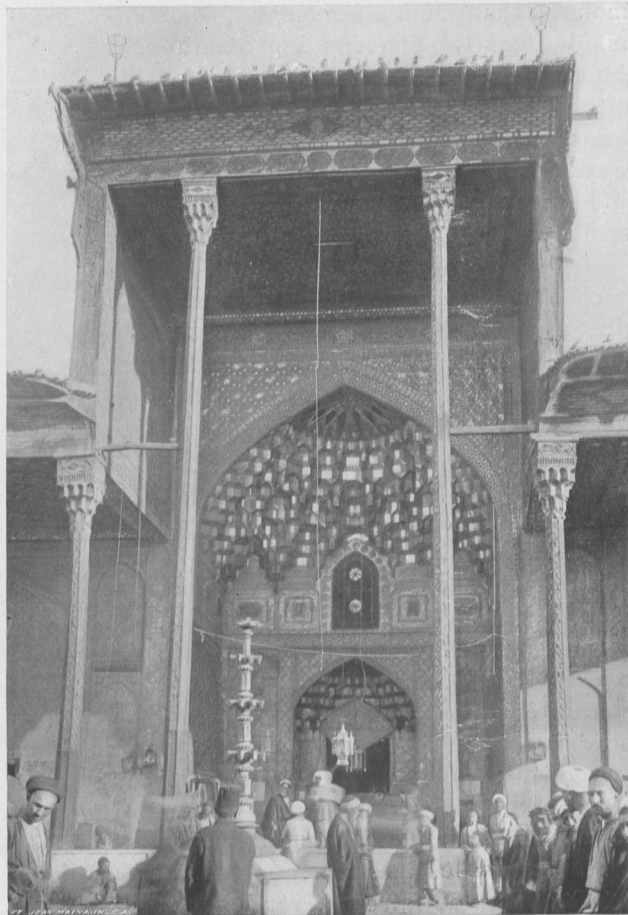


cours du chemin de fer. Si l'on parvient, à la date précitée, à pousser la construction de la ligne jusqu'à Ma'ân, on aura

été établi en moyenne 200 kilomètres par an (1).

» Le *Sabâh* estime, avec raison, que c'est là un résultat très satisfaisant, étant donné que cette entreprise, essentiellement islamique, est mise à exécution exclusivement (?) par des ingénieurs tures, des ouvriers tures, et avec de l'argent ture (2).»

Nous doutons de la réalisation de ces prévisions, très optimistes, basées sur des estimations topographiques évidemment exagérées. Quoi qu'il en soit, le gouvernement ottoman a voulu donner une satisfaction immédiate à l'opinion musulmane, si douloureusement émue par les souffrances du



LE SANCTUAIRE A L'INTÉRIEUR D'UNE MOSQUÉE CHI'ITE

dernier pèlerinage. Au

mois de juin il a donc annoncé

l'intention de relier Gidda à La Mecque par une voie ferrée : mesure évidemment destinée à mettre les caravanes à l'abri des attaques des Arabes.

Comme la Porte tient surtout à prévenir le mécontentement des 60 millions de musulmans indiens, fournissant annuellement le plus fort contingent au pèlerinage, elle a donné un mot d'ordre à un de ses agents dans l'Inde, le fameux mollah

(1) Exagération patente.

(2) Voir nos études précédentes.

'Abdalqayyoûm, actuellement chambellan du Nizâm (1). Ce personnage se propose de profiter de la réunion des princes islamistes indiens à Haïderabad, à l'occasion du couronnement d'Édouard VII (2), pour les amener à contribuer à la sainte entreprise. Il se fait fort avec les seules ressources qu'il espère trouver dans l'Inde de construire la ligne Gidda-La Mecque, plus un embranchement allant de cette dernière ville à Taïf (3). C'est du moins ce que nous apprend une correspondance indienne, récemment publiée par le journal *Tamarât*, de Beyrouth.

Le zèle islamique et les sympathies ottomanes du Nizâm actuel (4) sont bien connus. Dans toute l'étendue de ses États il fait réciter la prière officielle du vendredi au nom du sultan 'Abdalhamid. Après la dernière guerre gréco-turque, il a tenu à adopter le fez rouge, la coiffure distinctive des Ottomans. Au dire de Hilâl (5), il aurait déjà versé la somme formidable de 50,000 livres (6) à la caisse du Hidjâz. Un prince de cette trempe doit donc être tout disposé à seconder la propagande de son chambellan en faveur de la sainte entreprise.

Il faudra évidemment attendre avant de voir la réalisation de ces brillantes promesses. Mais nous ne doutons pas qu'il y ait une étroite relation de causalité entre les événements du dernier pèlerinage et le projet récent de la Sublime-Porte de rattacher par une voie ferrée la ville sainte de l'islam à son débouché le plus voisin sur la mer Rouge, le port de mer où viennent débarquer les quatre cinquièmes des pèlerins du Hidjâz.

*
* *

Le pèlerinage de 1902 a eu son épilogue dans le choléra d'Égypte, dont les germes ont certainement été rapportés du Hidjâz, et d'Égypte se sont propagés en Syrie. Désireux de prévenir une pareille éventualité, le gouvernement égyptien vient de prendre des mesures de nature à éviter le retour de l'épidémie et à diminuer les dangers de contamination des pèlerins dans le cas où une épidémie se déclarerait aux « Lieux-Saints » pendant le pèlerinage de 1903.

(1) Nous en avons parlé à plusieurs reprises dans nos articles précédents.

(2) Cette réunion a eu lieu depuis.

(3) Localité dans les montagnes au nord-est de La Mecque.

(4) Parmi les titres officiels de ce prince, le moins curieux n'est pas celui de « Aristote de l'époque ».

(5) 15 décembre 1902.

(6) Probablement livres anglaises ou sterling. S'il s'agit de la livre turque, celle-ci vaut un peu moins de 23 francs.

Estimant qu'il était avant tout essentiel de maintenir, parmi les personnes faisant partie cette année du pèlerinage, des conditions sanitaires aussi bonnes que possible et qu'il y avait lieu par conséquent de prendre à leur égard toutes les mesures nécessaires aussi bien dans l'intérêt de la santé publique que dans l'intérêt de la santé et du bien-être des pèlerins eux-mêmes, le gouvernement a jugé que le meilleur moyen sera que toutes les personnes se rendant aux Lieux-Saints partent avec la caravane et l'accompagnent pendant toute la durée du pèlerinage; de cette façon, en effet, elles se trouveront placées sous la sauvegarde de l'Emir-el-Hadj (1) et, en cas de besoin, elles pourront immédiatement recevoir les secours des médecins et des pharmaciens qui seront attachés à la caravane officielle.

La caravane, suivant la voie de terre, à travers les déserts



RUINES DANS LE DÉSERT (PALMYRE)

du Sinaï et du Hidjâz, est supprimée. Par mer, l'itinéraire officiel sera le suivant : à l'aller : Suez, Gidda, La Mecque, 'Arafât, Gidda; de Gidda à Yanbo' par mer et de Yanbo' à Médine par terre; au retour : Médine, Yanbo', Tôr et Suez.

Pendant toute la durée du voyage, de Suez à Suez, le gouvernement égyptien se chargera du transport des pèlerins par terre et par mer.

Le gouvernement des Indes a également pris certaines dispositions d'après lesquelles les pèlerins devront s'embarquer aux ports de Bombay, Kurrachee, Chittagong et les ports de la présidence de Madras, qui seront désignés par le gouvernement local.

Les pèlerins devront subir une observation médicale avant

(1) Directeur officiel du pèlerinage.

leur embarquement pendant une période suffisante pour assurer qu'ils ne sont pas atteints de la peste.

Le groupement de pèlerins dans certains ports déterminés, ce qui permettra d'en opérer la surveillance d'une manière efficace et certaine; la mise en observation médicale de ces mêmes pèlerins pour s'assurer avant leur départ qu'ils n'ont ni la peste ni le choléra, voilà d'excellentes mesures, qu'il faut remercier le gouvernement britannique d'avoir adoptées.

La caravane syrienne est partie de Damas dans les premiers jours de janvier 1903. Immédiatement après son départ, les communications ont été interrompues entre Beyrouth et Damas, où le choléra sévit toujours. Nous ignorons les épreuves qui attendent au Hidjâz les visiteurs de « la sainte maison de Dieu ». Mais leur retour en Syrie ne préoccupe personne : l'expérience ayant démontré que les trente-cinq jours exigés par la traversée du désert, sont la meilleure des quarantaines, autrement efficace que les mesures du service sanitaire ottoman, rendues trop souvent inutiles par le fanatisme arabe; témoin le fait suivant :

« Le service sanitaire avait fait établir une étuve destinée à désinfecter les vêtements des pèlerins à leur retour de Mouna (1)... La révolte a été immédiate. Quelques cheiks arabes ont pénétré chez le grand chérif et, avec colère, lui ont fait part de l'irritation générale :

« On veut dévêtir nos femmes, sous prétexte de purifier leurs » effets, et tu tolérerais cet opprobre! Tu ne serais pas digne » d'être grand-chérif. Si tu n'es qu'une femme, nous sommes » des hommes, nous! Nos poignards sont aiguisés. Veux-tu la » guerre? Nous sommes prêts à mourir. »

» Et, pendant que le saint personnage réfléchissait, ne sachant que faire, les Arabes au dehors se faisaient justice eux-mêmes et détruisaient le ridicule édifice. » (GERVAIS COURTELLEMONT, *Mon voyage à La Mecque*, p. 120.)

H. LAMMENS, S. J.



(1) Ou Minâ.









ULB Halle

3/1

001 150 049



D: 06.1223 4°



